

La presse parisienne du soir, diffusée le matin du 16 septembre dernier, fit peu de cas de la mort accidentelle de Sébastien N., trouvé écrasé l'avant-veille sur la Nationale 4, à la sortie de Verveine, dans la Haute-Tisane. Il est vrai que le *week-end* avait été particulièrement meurtrier : 16 417 morts sur les routes, l'équivalent de tous les lecteurs de *Marie-Patch*, dans une agglomération comme Brive-la-Gaillarde (Corrèze) ; 217 806 blessés, soit exactement le nombre des électeurs gaullistes de la circonscription de Rosa-la-Rose (Pivoine-Inférieure). Un seul accident, survenu près de Berck-Plage, dans le Pas-de-Calais, au cours duquel un scootériste fou et de sur-

croît socialiste avait embouti un autocar, avait fait 53 blessés graves et 14 morts légers – des petits polios sans doute.

L'Éclair de Verveine, daté du jeudi suivant, donna néanmoins quelques indications biographiques sur le malheureux piéton, inhumé en hâte, par autorisation préfectorale, dans le cimetière de voitures de la localité.

Né le 14 septembre 1937, à Cunéville (Morthe-et-Meuselle), soit trente-trois ans avant sa mort, Sébastien N. était le huitième enfant, et le seul garçon, d'une honnête famille de travailleurs. Son père, Arsène, était éminceur d'oignons à la brasserie Gauffre, établissement fondé à Cunéville en 1868 ; sa mère, Élodie, était savonneuse de novices au Grand Séminaire Saint-Stanislas. L'un et l'autre étaient morts à la tâche, après une vie de labeur, nantis d'un casier judiciaire vierge et s'étant régulièrement acquittés de la taxe annuelle sur les appareils de suspension herniaire.

Il semble que l'enfant ait été nourri à la mamelle, car le ménage avait du mal à joindre les deux bouts, et qu'il ait reçu de sa mère une éducation sphinctérienne complètement désordonnée. Ses sœurs se chargèrent du reste, au petit bonheur la malchance, ce qui explique sans doute les difficultés que le jeune garçon éprouva par la suite à dépasser le stade de la sexualité orale. (On verra plus loin qu'à l'écrit il n'était pas fameux non plus.)

On ne s'étonnera pas que dès la prime enfance, sur toute bouillie de farine sucrée, il donnât sa préférence à la purée d'épinards. C'était un goût assez répandu chez les jeunes garçons de l'époque à Cunéville, d'autant que les maraîchers de la région s'adonnaient alors à la monoculture intensive de l'épinard, dont les industriels de la ville tiraient habilement la confiture, la bière, la margarine, la soupe au tapioca, le chewing-gum, le chocolat, les bretzels et le concentré de piment doux.

En revanche, un certain nombre de mésaventures bizarres et d'anomalies curieuses marquèrent vivement la sensibilité enfantine de Sébastien, qui ne sont sans doute pas étrangères aux vicissitudes qu'il devait connaître à l'âge adulte. Rien ne nous interdit, en tout cas, de déceler *a posteriori* dans ces scènes d'enfance la prédisposition du sujet à une forme si particulière de passion amoureuse, qui devait le conduire à une mort tragique. Le bonheur de Sébastien aura été, hélas, aussi bref qu'intense.

I

SÉBASTIEN avait un peu plus de cinq ans lorsqu'il s'enfonça, par mégarde, dans la narine gauche, un écrou de laiton qu'il avait découvert dans une plate-bande. S'il avait eu le réflexe de se moucher aussitôt, il eût facilement expulsé la petite pièce métallique. Mais, bien entendu, il n'avait pas de réflexes et pas non plus de mouchoir. Il se contenta de renifler un peu et n'y pensa plus, tout occupé de ses jeux, qui consistaient, ce jour-là, à ramper sous un buisson de groseilliers en imitant un train rentrant sous un tunnel. En remontant à la maison, il raconta néanmoins l'incident à sa mère, mais un peu comme un exploit.

– M’man, fit-il, j’ai mouché un petit rond !

Le propos n’était pas très clair, mais enfin, pressé de questions, Sébastien finit par se faire comprendre. L’écrou, entre-temps, avait fait du chemin. Élodie, affolée, tenta de l’extirper avec une aiguille à tricoter, mais elle ne réussit qu’à l’enfoncer davantage.

– Faut l’faire éternuer, suggéra Arsène, l’éminceur d’oignons.

On étendit le garçon sur la table de la cuisine et on lui saupoudra le visage de poivre. Sébastien pleura, toussa, hoqueta, renifla. À chaque fois qu’il reniflait, on lui allongeait une gifle.

– Nifle pas, imbécile. Tu l’enfonces !

Les parents étaient de plus en plus inquiets. Ils essayèrent la moutarde, le vinaigre, le tapioca, les vermicelles, le pissenlit, l’éminçure d’oignon, la poudre à laver : rien n’y fit.

– Si ça monte au cerveau, il est perdu ! gémissait Élodie qui, bien qu’elle eût déjà

sept filles, aimait tendrement son dernier-né.

Ils consultèrent un agenda édité et offert par une firme internationale de bandages herniaires et qui comportait en appendice une nomenclature des secours d'urgence, classés par ordre alphabétique. Sans doute le consultèrent-ils mal – ou bien l'agenda était un peu sybillin –, toujours est-il qu'en face de la rubrique : *Corps étrangers*, ils lurent : *Pomme de terre crue coupée en deux*.

On coupa donc en deux une pomme de terre crue, qu'on appliqua sur les narines du garçon avec un torchon mouillé. Il se laissa faire d'assez bonne grâce, s'étonnant seulement qu'on prît tant de soin pour faire sortir de son nez une petite lune jaune pâle qui ne le gênait nullement. Du reste, la recette de l'almanach s'avérait totalement inefficace : l'écrou ne sortait pas. Quand il fallut se rendre à l'évidence, on conduisit Sébastien chez un médecin du quartier, aux yeux de charbon, qui

portait de longues moustaches et raffolait de petite chirurgie. Il n’y alla pas par quatre chemins : sans trop se soucier d’anesthésie, il posa des étais de chrome en travers des narines, il fixa des agrafes, il écarta des membranes. Enfin, avec une longue pince droite, dont le bec caoutchouté pénétra jusqu’au fond de la fosse nasale, il réussit à retirer la rondelle au milieu d’un flot de sang. Il bourra la narine sanguinolente de charpie hémostatique, lava soigneusement la petite pièce métallique dans une timbale d’argent, et l’offrit en souvenir au jeune Sébastien pantelant, avec les gestes magiques d’un prestidigitateur sortant d’un gibus un œuf de lapin.

– Petit écrou deviendra grand ! lui dit-il de façon assez énigmatique.

Aux parents, en aparté, le docteur, qui se piquait aussi de psychopédiatrie, s’expliqua sur son geste : comme on ne pouvait retirer à l’enfant tous les écrous qui, au cours de sa vie, viendraient à se trouver à sa portée, mieux valait lui laisser *celui-là*,

afin de prévenir psychologiquement toute récurrence.

– C'est incroyable, ajouta-t-il, ce que certaines gens arrivent à s'introduire dans l'organisme. Par tous les orifices. Des bijoux, des briquets, des boulons, des stylos, des bouteilles... Oui, monsieur, oui, madame, excusez-moi, des bouteilles !

Les parents, éberlués, payèrent 37,85 francs, remboursés à 25,7 % par le service social du Syndicat des éminceurs de Morthe-et-Meuselle, et pensèrent s'en être tirés à bon compte.

Quant à Sébastien, il conserva longtemps son écrou comme un trésor, comme un petit morceau de lui-même, dont il regrettait d'avoir été séparé. Il l'avait placé au-dessus de son lit, sur une étagère, dans un vase de verre translucide en forme de poire oblongue. Le soir, avant de se coucher, il le prenait dans sa main, il le caressait du doigt, il le faisait rouler dans sa paume ouverte. Il se le passait sur les lèvres, il le léchait, il le frottait, pour le faire

briller, avec un pan de son pyjama. Il le sentait, le respirait, il allait parfois jusqu'à le reniffler en le tenant prudemment à l'orifice des narines, de peur qu'il ne lui échappe et ne reprenne son cheminement secret et défendu. C'était aussi sa façon de le mesurer, car il s'attendait toujours à ce que le petit écrou grandisse, ainsi que l'avait annoncé le docteur.

Il lui arrivait de s'endormir en le serrant dans la main. Le matin, il le cherchait dans son lit avec une sorte de ferveur éperdue.

À quelque temps de là, Sébastien tomba malade, et pour mieux le soigner, pour éviter aussi la contagion, on le transporta de la pièce où il vivait avec ses sept sœurs pour l'installer dans la chambre de ses parents. Durant plusieurs jours, en proie à une forte fièvre, il sommeilla en délirant. On le bourrait de médicaments étranges. Les iris du papier peint se changeaient en vis et en ressorts qui dansaient devant ses yeux. Enfin, la fièvre tomba.

Dès qu'il put tenir sur ses pieds, Sébastien revint vers la chambre. Il remarqua tout de suite qu'on avait fait des rangements, du ménage. Il s'approcha en tremblant de son coin. Le petit vase était toujours sur l'étagère, mais dans un accès de zèle, ou peut-être par jalousie, par méchanceté, il ne sut jamais laquelle de ses sept sœurs avait lavé le vase et jeté l'écrou.

Il ressentit sa perte avec un vrai désespoir et ne s'en consola jamais tout à fait. Dans son imagination d'enfant, cette rondelle creuse était devenue la graine d'un petit frère, qu'on avait jeté avant qu'il ait pu grandir. Il souffrit pour lui les tourments qu'il avait dû endurer.

Désormais, il se sentait seul et vulnérable, en butte à la cruauté du monde en général et de ses sœurs en particulier. Il aurait voulu pouvoir se replier en boule sur lui-même, et diminuer, et durcir, et trouver une cachette, sous les groseilliers peut-être, où personne ne l'aurait découvert.